

MEMOIRE DE STRATEGIE



-

GUERRE DE COURSE ET GUERILLA UNE CONVERGENCE HISTORIQUE

-

-

-

CF SCHERER

-

SOMMAIRE

1. La lutte du faible contre le fort.

2. Définitions

3. Les fins.

3.1 La contestation

3.2 L'attaque des communications

3.3 La conquête du pouvoir

4. Le cadre de la lutte.

4.1 La géographie

4.2 Le droit

5. Les moyens.

5.1 Des tactiques

5.1.1 L'escarmouche.

5.1.2 L'utilisation du milieu.

5.2 Des hommes

6. Les conditions du succès de la guérilla.

6.1 Des bases de repli

6.2 L'appui de la population

6.3 Le facteur idéologique

6.4 La liaison avec les forces organisées

7. La possible réussite de la guerre de course : le sous-marin

7.1 L'importance des flux

7.2 L'influence de l'évolution technologique sur la course

7.3 La liaison avec les forces organisées

8. Convergence contemporaine

La lutte du faible contre le fort.

Quelle stratégie est-il convenable d'adopter lorsqu'on est conscient de la faiblesse de ses moyens ? Voilà une question bien embarrassante lorsque le refus du combat est exclu.

L'infériorité peut se révéler à l'issue d'une défaite que l'on ne veut pas croire définitive. Elle peut également s'imposer par l'analyse a priori des forces en présence. Sur terre comme sur mer, la constatation de cette faiblesse ne peut qu'impliquer le refus du choc frontal, de la bataille décisive, celle qui doit aboutir à l'anéantissement de l'ennemi, et qui est tant mise en valeur par les grands stratèges du dix-neuvième siècle.

Il m'est paru naturel de comparer les formes terrestre et maritime de la stratégie du faible contre le fort, la guérilla et la guerre de course. Elles sont toutes deux des formes supplétives de lutte à bien distinguer respectivement de la grande bataille terrestre et de la grande guerre d'escadre. Par ailleurs, l'objet de ces deux stratégies a été, toujours sur mer, souvent sur terre, la contestation de la maîtrise des communications. Les stratèges maritimes du début du vingtième siècle les ont donc naturellement rapprochées. Castex disait en effet au sujet de la guerre des

communications sur mer qu' " elle est la plupart du temps relative à une situation caractérisée par une disparité complète entre les deux belligérants en matière de force organisée. L'un dominait tellement en surface que l'autre était réduit à recourir à l'attaque des communications comme une "contre-attaque mineure", à une espèce de guérilla" . La guérilla et la guerre de course ont été longtemps considérées comme des stratégies mineures, non dignes d'intérêt, et n'ont donc en définitive été jusqu'à une époque récente que peu théorisées. Cette opinion très largement répandue chez Jomini, Clausewitz, Mahan, a reçu au cours du vingtième siècle un cinglant démenti : à plusieurs reprises, la guérilla a permis à certaines luttes de triompher d'adversaires puissants, et il s'en est fallu de peu pour que la guerre sous-marine, forme moderne de la guerre de course, ne parvienne à asphyxier les démocraties au cours des deux conflits mondiaux.

2. Définitions

Le terme " guérilla " apparaît pour la première fois en Espagne, lorsque les armées napoléoniennes se trouvent confrontées à des partisans dont l'action, couplée à celle de l'armée anglaise commandée par Wellington, les met en échec. Pourtant, cette technique de guerre, cette tactique d'escarmouches, cette stratégie enfin, ainsi consacrée par Gérard Chaliand en s'appuyant sur l'histoire contemporaine, est beaucoup plus ancienne. En effet, si elle n'a été utilisée de manière systématique et structurée qu'à une date récente, lorsque la guerre révolutionnaire l'a théorisée, elle est déjà présente dans les combats qui opposent Jugurtha, Vercingétorix, et les Germains aux légions romaines. La guérilla rassemble donc un ensemble de tactiques mises en œuvre indifféremment dans le cadre de stratégies et de luttes qualifiées, en fonction des motivations et de la nature des combattants, de guerres populaires, guerres de partisans, en bref de " petites guerres " ou de guerres " guerroyables " selon l'expression de Montluc, puis plus récemment de guerres révolutionnaires. A l'époque contemporaine, on peut par ailleurs distinguer, ainsi que le fait remarquer Jacques Suant, les guérillas de signification, dont l'objectif à défaut de vaincre est de faire connaître la lutte à l'opinion internationale, et les guérillas d'usure dont l'objectif est directement la destruction du potentiel adverse. Ces différences donnent réellement une dimension stratégique à cette forme de lutte.

Contrairement à la guérilla, la guerre de course est un phénomène relativement moderne. Elle recouvre, au départ, les opérations menées contre des bâtiments marchands par des navires corsaires, navires de tous tonnages armés par des équipages civils agissant au profit d'un Etat, sous le couvert d'une lettre de marque. Cette stratégie a été fréquemment choisie par la France par suite de l'infériorité de sa marine de guerre face à la Royal Navy (en particulier avec Jean Bart à partir de Dunkerque à la fin du 17^{ème} siècle). En effet, comme le disait l'Amiral Tripier, " quand une nation renonce à conquérir la maîtrise de la mer, il lui reste à agir par subversion : des corsaires reçoivent mission de troubler l'ordre établi par le maître de la mer: ils agissent alors en pirates légitimés ". Dans sa forme originelle, la guerre de course a été abolie en 1856 par la déclaration de Paris signée par les puissances maritimes de l'époque, à quelques rares exceptions près. Dès lors, seuls des navires militaires pouvaient pérenniser cette forme de lutte. L'apparition de la torpille et de la propulsion à vapeur, donc du torpilleur, puis du sous-marin, dans lesquels la "Jeune Ecole" française allait un peu naïvement placer tous ses espoirs, donna le sentiment que la vitesse et la dissimulation (par la petite taille ou la faculté de plonger)

pouvaient révolutionner la guerre navale au profit du faible, face au fort doté de cuirassés. Soulignant le lien entre cette école matérielle et l'histoire, Martin Motte écrit que " la jeune école traduit l'aboutissement d'une longue réflexion marquée par un certain atavisme de la guerre de course : son programme c'est Jean Bart plus la vapeur ". En fait, la guerre de course, modifiée dans son fondement juridique, reprenait du service, ce qui fit dire à l'amiral Castex : " si nous parlons encore de corsaires, c'est par suite d'une vieille habitude et aussi parce que ce terme est bref, expressif et commode ".

3. Les fins.

Si la stratégie est à la fois l'art et la science de coordonner des actions et de manoeuvrer pour atteindre un but, le premier domaine où deux formes de lutte doivent être comparées est bien celui des fins du protagoniste qui les choisit. Corbett rappelle que la théorie " classe les guerres selon que leur objectif est positif ou négatif. S'il est positif, c'est-à-dire si notre but est d'arracher quelque chose à l'ennemi, notre guerre sera alors offensive dans ses grandes lignes. Si, au contraire, notre but est négatif, et que nous cherchions simplement à empêcher l'ennemi de nous prendre quelque chose, la guerre, dans son allure générale, sera défensive. ". Mais il ajoute qu'" aucune de ces catégories n'exclut l'emploi d'opérations offensives ". Historiquement, la guérilla, à part de rares exceptions, et la guerre de course ont été tout d'abord des stratégies négatives. En parlant du dix-neuvième siècle, Gérard Chaliand rappelle qu' " à l'époque, à juste titre, la guérilla reste considérée comme une technique mineure, ne pouvant emporter la décision... ". Au vingtième siècle, en revanche, par suite des espoirs réels de succès, suscités par l'avènement de la guerre révolutionnaire et de la guerre sous-marine, les deux stratégies deviennent positives : il ne s'agit plus exclusivement de gêner l'adversaire mais de le vaincre.

3.1 La contestation

Au départ donc, la guérilla et la guerre de course sont des stratégies de contestation.

Sur terre peuvent être contestés l'ordre établi (jacqueries paysannes, guerre de Vendée), la supériorité de l'adversaire, voire le succès dans le domaine territorial de l'agresseur étranger (résistance nationale). Le Mièrre de Corvey précise que " le but principal de ce genre de guerre est d'obtenir la destruction insensible de l'ennemi ". Si celle-ci est insensible, c'est donc que la victoire est hors de portée.

Corbett précise que " l'objet de la guerre navale doit toujours être directement ou indirectement d'acquérir la maîtrise de la mer et d'empêcher l'ennemi de s'en emparer ". Cette maîtrise peut être idéalement obtenue à l'issue d'une bataille décisive. En principe, le parti le plus faible peut entraver l'action du plus fort grâce à ses forces organisées (escadres). Il arrive cependant que celles-ci soient encore trop faibles pour s'acquitter de cette tâche. Elles peuvent également hésiter à s'engager dans la lutte, par suite du déséquilibre théorique des forces en présence. Sur les mers, la France face à l'Angleterre s'est souvent trouvée dans cette situation : " N'étant plus capable de nous disputer la maîtrise, elle ne pouvait faire mieux que de nous en disputer l'exercice ".

Il reste que sur mer, du fait de l'immensité des théâtres d'opérations, avant l'apparition des moyens modernes de détection qui permettent d'augmenter la probabilité de rencontre, la bataille décisive a été plutôt rare. Il est en effet naturel que le parti le plus faible cherche toujours à l'éviter, alors que le plus fort la recherche en priorité. Cette constatation permet de mieux comprendre une attitude française jugée trop "frileuse", à défaut de la pardonner.

3.2 L'attaque des communications

Ce qui différencie fondamentalement la stratégie navale de la stratégie terrestre est que " l'objet de la stratégie navale est le contrôle des communications et non pas comme sur terre la conquête d'un territoire ". Ces communications peuvent être militaires ou d'entretien, pour reprendre la dénomination adoptée par Castex, c'est-à-dire commerciales. La guerre des communications, effectuée par le parti le plus faible, ne peut que viser le trafic commercial : le bâtiment de commerce est une cible facile. Le commerce maritime, déjà excessivement important pour les puissances insulaires dans les temps anciens, devient primordial dans la guerre moderne, évolution à l'origine du regain d'intérêt pour la guerre de course, ou plus exactement pour sa nouvelle forme, la guerre sous-marine.

L'importance des communications n'est pas une exclusivité maritime. Depuis le début du dix-neuvième siècle, les armées en campagne sont nombreuses et leur logistique impose de nombreux transports. Les partisans peuvent profiter de cette fragilisation. Ainsi, pour Davidoff au cours de la campagne de Russie napoléonienne, la guerre des partisans consiste à " occuper tout l'espace qui sépare l'ennemi de sa base d'opérations, couper toutes ses lignes de communications, anéantir tous les détachements et convois qui cherchent à la rejoindre, le livrer aux coups de l'ennemi sans vivres, sans cartouches, et lui barrer en même temps le chemin de la retraite ".

3.3 La conquête du pouvoir

Au cours du vingtième siècle, en particulier avec l'avènement de la guerre révolutionnaire, la guérilla n'en reste pas au stade de la simple lutte destinée à nuire, de la simple tactique. Bien qu' " initialement, la minorité révolutionnaire est l'image même de la faiblesse en face d'un appareil gouvernemental qui apparaît, par comparaison, formidable ", ce type de lutte parviendra au rang de stratégie et réussira à plusieurs reprises à vaincre dans sa lutte pour le pouvoir. L'épopée de Mao Ze Dong a servi de modèle à tous les mouvements révolutionnaires qui n'ont cependant pas tous eu le même succès.

4. Le cadre de la lutte.

4.1 La géographie

Le facteur différenciant principalement les opérations maritimes des opérations terrestres est la géographie.

Tout d'abord, l'immensité de l'espace maritime, et le fait que la présence en un endroit donné ne peut avoir un caractère permanent, introduisent un fort caractère probabiliste aux opérations navales que ne possèdent guère les opérations

terrestres. Mahan constate en effet que " les routes que peut suivre une armée sont par suite en nombre limité, et sont en général connues ainsi que leurs avantages respectifs ; tandis que, sur mer, toutes les routes peuvent être adoptées pour aller d'un point à un autre, surtout s'il s'agit d'un vapeur qui ne craint pas les détours. " Les possibilités de confrontation sur mer sont donc nettement moindres que sur terre. Néanmoins, le fait que la guerre de course ait pour objectif le commerce ennemi introduit un déterminisme non négligeable : pour assurer le meilleur profit, la route la plus courte est souvent choisie. Cependant, même le long de routes imposées par une plus courte distance ou par le découpage des côtes (caps, détroits), la recherche d'un navire (d'une proie par un corsaire, d'un corsaire par une division de navires de guerre) est restée difficile, et en tout cas très aléatoire, jusqu'à l'avènement des senseurs modernes (aéronef, radar, satellite). Avant celui-ci, Castex faisait le constat que " la maîtrise de la mer ne se matérialise pas par un mur infranchissable, mais au contraire par un filet à mailles souvent très larges".

La terre a elle aussi ses détroits. Les obstacles naturels imposent certaines routes le long desquelles les partisans sont assurés d'une rencontre avec l'adversaire. Ces obstacles sont par ailleurs particulièrement propices à la guérilla ; ils permettent la dissimulation et par suite la surprise, facteur important de succès. En parlant des pays conquis, Jomini rappelle que " la nature du pays contribue beaucoup aussi à la facilité d'une défense nationale ; les pays de montagnes sont toujours ceux où un peuple est plus redoutable. Après ceux-ci viennent les pays coupés de vastes forêts ". La capacité de se fondre dans le milieu ambiant, longtemps l'apanage de la guerre terrestre, devient possible sur mer grâce au sous-marin moderne, attaquant toujours en plongée, à distinguer du submersible qui ne disparaissait de la surface que pour échapper aux forces d'escorte après son attaque.

4.2 Le droit

Dans la guérilla, lorsqu'elle n'est pas menée par des éléments réguliers, le droit n'entre pas en considération. Les partisans échappent toujours au contrôle de l'Etat dont ils partagent éventuellement la cause. Très pragmatique, le constat de Clausewitz " ces forces ne sont pas à notre disposition, et ne peuvent être utilisées à volonté " explique sans doute son relatif désintérêt pour cette forme de lutte. De fait, l'action des partisans, quelle que soit la noblesse de ses objectifs, est toujours controversée : pris par l'ennemi, les partisans sont souvent considérés comme des terroristes et donc passés par les armes malgré les conventions de la Haye et de Genève censées les protéger.

Sur mer, le statut des corsaires est tout à fait clair, même si parfois leurs méthodes ne les distingue guère des pirates (" L'appât du lucre en faisait de médiocres stratèges. " nous dit Castex en parlant des corsaires). La lettre de marque donne à la guerre de course un caractère officiel. Pris, les corsaires français vont croupir sur les pontons anglais. Mais les coutumes introduisent une difficulté que ne connaissent pas les guérilleros : le sauvetage des équipages des bâtiments coulés. Sur mer, il faut conserver en principe certains scrupules qui limitent considérablement l'efficacité de l'action. Au temps de la course (avant son abolition en 1856), le bâtiment de commerce capturé est fréquemment armé par un équipage de prise, fraction de l'équipage corsaire, qui le conduit vers un port ami, tandis que l'équipage initial du commerce est embarqué sur le navire corsaire jusqu'à la fin de la campagne. Celle-ci

peut dès lors devoir se terminer bien avant la fin de l'autonomie du navire, tant les passagers, surtout après plusieurs succès, deviennent encombrants. Corbett précise bien qu' " aucune puissance ne voudra recourir au geste odieux de couler une prise avec son équipage. Cependant l'embarquement de cet équipage sur le navire capteur prend du temps, surtout lorsqu'il fait mauvais, et la présence de nombreux prisonniers sur un croiseur est une gêne sérieuse pour sa capacité de combat ". Lorsque le sous-marin remplaça le navire corsaire au cours de la première guerre mondiale, l'obligation de garantir la vie sauve des équipages de commerce (arraisonement, mise à l'eau des canots de sauvetage, puis destruction du navire au canon) limita considérablement l'efficacité opérationnelle du chasseur, le laissant sans recours face à un bâtiment récalcitrant, l'exposant pendant une durée significative à la contre-attaque de bâtiments d'escorte. Sous la pression des événements, la guerre sous-marine sans restriction dut être décidée, ce qui entraîna les neutres dans le camp opposé.

Cet élément historique permet de rappeler combien le sort des neutres est essentiel dans toutes les stratégies, sur mer comme sur terre. En énonçant les principes de la contre-insurrection, les généraux Prestat et Saint-Macary précisent au sujet de la guérilla : " Cette action est complétée par l'intoxication des neutres : ceux qui n'ont pas pris parti et qui ne peuvent être dans l'immédiat terrorisés ni démoralisés, reçoivent tous les apaisements désirables et sont ensevelis sous des flots de justifications. L'essentiel est de les maintenir hors de la lutte jusqu'au moment où leur cas pourra être tranché ". Mais comparé à son importance dans la guerre sur mer (" La navigation neutre tient une place considérable dans la guerre de communications, particulièrement si le théâtre des opérations est voisin de grandes routes internationales ou traversé par elles ".), le rôle des neutres n'est sur terre que marginal, sauf si l'on range dans cette catégorie les journalistes dont la perception du conflit est capitale : de nos jours, un observateur choyé, voire manipulé, est un relais irremplaçable pour faire connaître au monde la lutte en cours et magnifier ses buts.

La nature de la haute mer implique en permanence, si ce n'est un doute sur la nationalité des navires qui doivent battre pavillon, du moins une ambiguïté sur leur destination et sur le fret transporté. La logique du commerce mondial, le caractère désormais essentiel des approvisionnements ont incité, depuis l'avènement de l'ère industrielle, certains belligérants à remettre en cause le statut des neutres, avec des effets souvent opposés au but recherché. Par le passé, le traitement des bâtiments neutres a été sans doute un des obstacles au succès de la guerre sous-marine, en plus de ceux visant à la délégitimer, que les puissances maritimes britannique et américaine ont tenté de faire adopter pendant l'entre-deux-guerres (conférences navales de Washington et de Londres).

5. Les moyens.

5.1 Des tactiques

5.1.1 L'escarmouche.

La guérilla et la guerre de course, du moins dans leurs formes modernes, ne sont pas des formes de guerre limitée : leurs objectifs ne sont pas limités, ce sont les moyens mis en œuvre qui peuvent l'être. Il faut plus exactement dire que l'action

peut paraître revêtir un caractère limité. A tort ou à raison, Mahan estimait en parlant de la guerre de course que " ce sont de petites blessures qu'entraîne une campagne, ce ne sont pas des coups mortels ; c'est gênant, mais pas sérieux ". Loin de la bataille des forces organisées, sur terre comme sur mer, la guérilla et la guerre de course s'expriment d'abord par une série d'escarmouches tendant à harceler l'ennemi, où la surprise et la mobilité, souvent la fulgurance, ont une grande importance. Ces caractéristiques et les tactiques mises en œuvre ont conduit certains auteurs à opérer le rapprochement entre ces deux stratégies : Henri Le Masson choisit le titre " Guérilla sur mer " pour son livre retraçant les opérations menées au cours des deux guerres mondiales par les torpilleurs et vedettes rapides si chers à la "Jeune Ecole". Néanmoins, à l'analyse, ce qui frappe le plus est le déficit d'évolution des tactiques de guérilla par rapport à la guerre de course qui est, elle, très influencée par l'évolution des techniques.

La guérilla se limite en effet à l'emploi d'armes portatives, de faibles portées (de l'arc au fusil d'assaut), au cours d'embuscades et de coups de main, pendant lesquels la rapidité et la souplesse doivent assurer la réussite ponctuelle de l'action, alors même que le principe intangible de l'acquisition de la concentration des forces est bafoué. Hô Chi Minh précise bien que " la faiblesse de l'armement, l'absence de grandes unités (dispersion des forces), la difficulté d'obtenir une bonne direction pour toute une province ou même tout un district, doivent et peuvent être compensées par les avantages de la surprise, de l'audace, de la décision dans les actions ". L'adaptation de la lutte aux circonstances du moment s'avère plus qu'ailleurs fondamentale. Face au fort, le faible ne peut persévérer dans un engagement où il sait qu'il ne peut avoir le dessus de manière prolongée. Il doit se contenter de l'user afin qu'il soit " détruit peu à peu sans avoir jamais éprouvé une grande perte à la fois ".

Si l'action du corsaire reste ponctuelle, limitée à des raids (encore qu'on effectua à certaines époques une guerre de course par division), les tactiques se sont adaptées aux moyens mis en œuvre. L'abordage et l'éperonnage ont laissé la place au canon et à la torpille, et ce n'est qu'avec l'apparition du sous-marin que la surprise, si essentielle à la guérilla, devint un facteur de réussite sur mer (" ...un effet de surprise dont aucun corsaire n'a jusqu'ici bénéficié "). La dissimulation dans le milieu ambiant devint ainsi un nouveau point commun des deux tactiques.

5.1.2 L'utilisation du milieu.

Si les évolutions technologiques ont joué en faveur des tactiques de contre-guérilla (observation aérienne, vision infrarouge, ...), l'exploitation par les partisans du relief et de la végétation n'en a pas moins gardé un rôle essentiel. Ils constituent un refuge pour des combattants, a priori plus mobiles, surtout s'ils connaissent bien les lieux, face à des forces organisées qui rencontrent des difficultés à s'y déployer. Andrée Corvol précise que " ces deux composantes, forêt plus relief, offrent quelques chances aux autochtones de retourner la situation : accoutumance au terrain et rapidité des liaisons vont de pair ". La forêt des régions intertropicales, à la végétation exubérante et dense, s'est avérée à l'expérience la plus propice aux opérations de guérilla du vingtième siècle. Elle reste cependant fragile ; il suffit de se rappeler les dégâts opérés par les défoliants au Viêt-nam. Paradoxalement, le désert a constitué également un champ d'action privilégié pour certaines opérations qui se sont réclamées de la guérilla, par exemple celles dirigées par T.E. Lawrence en

Arabie pendant le premier conflit mondial. Mais la caractéristique essentielle du désert est surtout son immensité, couplée à son inhospitalité envers ceux qui n'en sont pas originaires. Les dimensions du théâtre et la faiblesse de sa densité démographique sont à l'origine de la comparaison de Lawrence : " Par leur caractère, ces opérations étaient plus proches d'une guerre navale que d'opérations terrestres ordinaires ".

Sur mer, à l'exception de ruses employées par les corsaires allemands au cours des deux guerres mondiales, destinées à masquer leur identité et leur pavillon, attitude que le droit réprovoque, le sous-marin est le seul à espérer approcher sa cible en toute impunité. Malgré l'énorme bond effectué ces dernières années par la détection sous-marine, les profondeurs restent un milieu relativement opaque, et donc favorable à la dissimulation : une bonne cache avant l'action, un bon refuge après celle-ci. Corbett prévoyait bien, au début du siècle, que la capacité du sous-marin à se dissimuler allait changer quelque chose dans le combat naval (qu'il sentait déjà en profonde mutation), entraînant au plan tactique un pouvoir égalisateur : " Une autre inconnue, le sous-marin, accroît encore la brume qui enveloppe la prochaine guerre navale. Au point de vue stratégique nous ne pouvons dire qu'une chose : il nous faut compter avec un nouveau facteur, qui donne de nouvelles possibilités aux contre-attaques mineures ".

5.2 Des hommes

Si le partisan doit profiter du relief et de la végétation pour se dissimuler, il doit surtout agir clandestinement. Il est représentatif que de nombreuses armées de libération, face à un occupant, se qualifient de secrètes. Rien de tel sur mer ; la lettre de marque des corsaires d'antan, la lettre de commandement et le registre des rôles des bâtiments de guerre, fixent l'identité des combattants, même si celle-ci est accessoire.

Une chose est sûre : dans les deux formes de lutte, les combattants doivent montrer une détermination sans commune mesure avec les combats classiques. La faiblesse du nombre et des moyens, réelle ou apparente, face à une force organisée, impose des qualités humaines supérieures, parfois une certaine inconscience. Il n'est pas possible de se retrancher derrière les autres, il faut vraiment prendre part à l'action. Par les capacités physiques nécessaires, la guérilla requiert surtout des hommes jeunes, combattants de fortune. Cette nécessité est moindre dans la guerre de course : l'expérience maritime apparaît ici comme un préalable indispensable. Pourtant, passés les premiers temps d'une guerre et ses pertes, en particulier en maistrance, toutes les marines auront recours à des expédients pour armer les petits bâtiments, de surface ou sous-marins. Les sous-marins allemands de la deuxième guerre mondiale verront leurs équipages rajeunir au fil des mois de lutte. En surface, pour ce qu'il appelle la guérilla sur mer, Henri Le Masson signale que " c'est une guerre de jeunes. Les exécutants, officiers et équipages, ont, en règle générale, moins de vingt-cinq ans. Souvent aussi, ce ne sont pas des marins de profession. Dans la quasi-totalité des cas, pour le deuxième conflit mondial en particulier, ce sont des réservistes ou des enrôlés pour la durée de la guerre, formés rapidement parce que les cadres et le personnel de l'active réservés aux unités principales sont trop peu nombreux pour faire face à des besoins constamment en expansion ".

6. Les conditions du succès de la guérilla.

La guerre de course, succession de contre-attaques mineures, qui se contente de contester la maîtrise des espaces maritimes à un adversaire que l'on sait plus fort, n'est jamais parvenue à vaincre. Les guerres révolutionnaires de ce siècle sont en revanche parfois parvenues à leurs fins. Il est intéressant de chercher à définir les conditions nécessaires, parfois non suffisantes, du succès de la guérilla.

6.1 Des bases de repli

Les partisans s'attaquent aux axes de communications où ils mènent une succession d'embuscades. Les points sensibles font l'objet de coups de main. Le caractère de plus en plus urbain de la population a déplacé les objectifs visés. Malgré cette évolution qui permet de parler de guérilla urbaine, les combattants doivent pouvoir profiter d'une zone de repli, d'un abri difficilement accessible aux forces auxquelles ils s'opposent. A la lumière des combats qu'il a mené dans des conditions très particulières, Lawrence constate: " Il semble bien que toute rébellion doit disposer d'une base inexpugnable, à l'abri non seulement de toute attaque, mais préservée de la crainte même d'une attaque ". Loin des massifs montagneux et des forêts, tous deux difficilement accessibles à des moyens mécanisés, il poursuit en estimant que " les ports de la mer Rouge, le désert, l'esprit des hommes que nous rallions à notre cause nous donnaient cette base ". Quoi qu'il en soit, pour exploiter au mieux les obstacles physiques, tant avant et après, en vue de se protéger, que pendant l'action, encore faut-il les connaître parfaitement. Dans ce domaine, les autochtones ont à l'évidence un important avantage sur les forces qu'ils combattent. Les guérilleros doivent cependant rester conscients qu'un refuge, tout inaccessible qu'il soit, ne garantit jamais une totale impunité. Les progrès techniques ont en effet mis à la disposition des forces organisées des moyens, aériens en particulier, leur permettant de contester cette sûreté, sans parler de l'emploi des forces anti-guérilla qui mettent en oeuvre les mêmes tactiques de combat.

6.2 L'appui de la population

Le meilleur abri ne vaut rien si la population ne soutient pas la lutte, au moins dans une certaine mesure. L'appui des autochtones différenciera toujours les partisans de leurs opposants, du moins si leur lutte veut dépasser la simple nuisance et avoir de bonnes chances de succès. Comme le précise Jomini, " les guerres nationales sont les plus redoutables de toutes ; on ne peut donner ce nom qu'à celles qui se font contre une population entière, ou du moins contre la majorité de cette population animée d'un noble feu pour son indépendance ". Même partiel, l'appui de la population, si ce n'est sa passivité bienveillante, est précieux. A la lumière de sa lutte contre les Turcs, Lawrence précise de manière optimiste : " La rébellion doit pouvoir compter sur une population amie, non point activement engagée mais suffisamment complice pour ne pas révéler à l'ennemi les mouvements des rebelles. On peut mener une rébellion à son terme avec deux pour cent de population active organisés en force de frappe et quatre-vingt-dix-huit pour cent de sympathisants passifs ". Le désert, avec ses nomades, est sans doute un théâtre bien particulier. Néanmoins, quel que soit l'endroit, la population, si elle se reconnaît dans la lutte en cours et si l'action psychologique des partisans parvient à conquérir son opinion, peut fournir aux partisans de précieux renseignements, en plus du soutien matériel et moral.

L'histoire a montré que, sans cet appui, la lutte restait vaine (échec de la théorie du " foco " de guérilla de Che Guevara, concrétisé par sa mort en 1967 en Bolivie).

6.3 Le facteur idéologique

Si l'appui de la population s'avère capital, comment peut-on l'obtenir ? Au vingtième siècle, avec les nouveaux moyens de communication, cela paraît plus simple. Les généraux Prestat et Saint-Macary précisent que la supériorité de la nouvelle guérilla, appelée " guerre révolutionnaire ", " réside dans deux leviers d'une extraordinaire puissance : la conquête de la population, la conviction idéologique ". L'idéologie contribue à la fois à la conquête des opinions et à la force psychologique des combattants, nécessaire à la réussite d'actions périlleuses. L'idéal animant les communistes chinois, par sa capacité à mobiliser les masses des paysans qui, petit à petit, se sont reconnus dans cette lutte, par la volonté inébranlable face à l'adversité qu'elle a su insuffler (exemple de la Longue Marche), a finalement permis l'accès au pouvoir de Mao. Bien que la guérilla ne soit une stratégie ni de droite, ni de gauche, force est de constater que le communisme y a mieux réussi. Mais ce type de lutte repose en définitive entièrement sur l'homme : la faiblesse matérielle est compensée par le moral et l'abnégation de toute une population dans la guerre révolutionnaire. Nguyen van Tieû indique que " la guerre révolutionnaire c'est la guerre du peuple, c'est-à-dire que le rôle de la population n'est pas seulement important, il est fondamental ". Pourtant, au-delà des idéologies, le meilleur idéal mobilisateur reste la liberté et le sentiment national, ce qui fait dire à Chaliand que " la situation la plus favorable est la domination ou l'agression étrangère qui permet de mobiliser les couches les plus larges autour d'un objectif à la fois national et social ".

6.4 La liaison avec les forces organisées

La citation précédente appelle pourtant bien des remarques. Fortement inspirée par les guerres de la décolonisation, dont la guerre d'Indochine est un exemple marquant, elle risque d'occulter le caractère très organisé des forces opposées à la France au cours de cette guerre, au moins pendant ses dernières années. Or cette organisation est vraisemblablement à l'origine du succès du Viêt-minh qui a su mettre sur pied une véritable armée, organisée en divisions. Sa réussite, prenant place dans un cadre qui rappelle la guérilla (végétation facilitant les coups de main), tendrait à faire oublier facilement l'importance de la liaison des partisans avec des forces organisées. Or, pour certains stratèges, la guérilla ne doit pas être une stratégie exclusive si elle veut gagner. Il est donc prudent d'affirmer que la liaison des forces régulières et irrégulières n'est pas indispensable pour assurer la réussite (la victoire de Castro à Cuba en apporte la preuve), mais qu'elle procure un grand avantage. Ainsi, la combinaison d'une troupe de partisans et d'une véritable armée, toutes deux commandées par Wellington, empêcha la réussite des armées napoléoniennes en Espagne. Jomini déclarait donc naturellement à l'issue des campagnes de Napoléon : " C'est surtout lorsque les populations ennemies sont appuyées d'un noyau considérable de troupes disciplinées, qu'une pareille guerre offre d'immenses difficultés. Sans l'appui d'une armée régulière disciplinée, les soulèvements populaires seraient toujours facilement comprimés, ils pourraient traîner en longueur comme les débris de la Vendée, mais ils n'empêcheraient ni l'invasion ni la conquête ". Cette conviction que les partisans ne pouvaient vaincre

seuls explique le peu de considération donnée à la guérilla par Jomini et Clausewitz ; mais les guérillas du vingtième siècle allaient en partie leur donner tort.

7. La possible réussite de la guerre de course : le sous-marin

Les guerres révolutionnaires sont parvenues à vaincre au cours de ce siècle. L'histoire nous montre au contraire que la guerre de course n'a jamais conduit au succès. Quelles sont les raisons de ces échecs, ou plutôt de cette absence de réussite, et que faut-il penser de la guerre sous-marine, forme moderne de la guerre au commerce ?

7.1 L'importance des flux

On dit souvent qu'on ne peut gagner une guerre sur mer, mais qu'on peut l'y perdre. Cette phrase prend tout son sens à l'époque moderne, où la permanence des échanges commerciaux prend un caractère essentiel : nul ne peut vivre en autarcie, à moins de contrôler un empire capable de faire face aux demandes sans cesse en augmentation des industries de guerre, et de se contenter d'ersatz. Il est vrai que la guerre sur mer est radicalement différente de la guerre sur terre : on ne peut s'approprier la mer, milieu dans lequel on ne peut vivre en permanence. Tout au plus peut-on tenter d'en acquérir la maîtrise, pour protéger ses communications, ses flux militaires et commerciaux, ou au contraire la contester en les attaquant. Castex écrit au sujet de cette dernière stratégie : " La méthode est particulièrement indiquée dans ce cas (infériorité en moyens de surface et aériens), surtout si on a affaire à un ennemi vulnérable au point de vue des communications ". Sans être classée dans les stratégies indirectes, la stratégie maritime peut néanmoins sembler ne pas concerner le cœur de ce qui motive bien des querelles depuis que l'univers existe : la terre. Pourtant, l'attaque des communications à travers l'Atlantique semble bien avoir été à deux doigts de faire échouer les Alliés face à l'Allemagne au cours du second conflit mondial.

7.2 L'influence de l'évolution technologique sur la course

Contrairement à ce qui s'est passé pour la guérilla, dont la tactique n'a pas radicalement changé au cours des siècles (embuscades, escarmouches), les évolutions technologiques ont directement influencé la perception de la course et les espérances de succès de ceux qui l'ont entreprise. En effet, au temps de la marine à voiles, la réussite de ce type de lutte apparaissait peu probante, au-delà de la seule nuisance. Dans ses " Théories stratégiques ", Castex précise les résultats de la guerre de course française - 1% des navires de commerce ennemis au cours de la guerre de succession d'Autriche, 10% des navires marchands anglais au cours de la guerre de Sept Ans, 3% du tonnage anglais au cours des opérations du Directoire - et va jusqu'à dire, plaisantant à peine, que cette dernière perte était juste supérieure à celle liée aux risques courants de la navigation ! Pourtant, la France n'avait pas le choix. Faible face à la puissance navale anglaise, elle savait qu'elle ne pouvait vaincre par la guerre de course, mais ne pouvait néanmoins restée inactive sur mer. Pendant la guerre de Sécession, ainsi que le fait toujours remarquer Castex, " les Confédérés, en se lançant dans la guerre de course, étaient soutenus par un espoir qui avait ses racines dans un fait d'ordre technique : les possibilités nouvelles offertes aux corsaires par le moteur à vapeur ", même si cette amélioration entraînait

une diminution de l'autonomie des navires corsaires. A la fin du siècle dernier, en France, la "Jeune Ecole" crut que les évolutions techniques étaient de nature à révolutionner la stratégie sur mer. Cette pensée valut à la guerre de course un regain d'intérêt, les torpilleurs devant être les nouveaux navires corsaires, mais aboutit en définitive à une impasse par suite de leur incapacité à tenir la mer. En revanche, le sous-marin donna à l'attaque des communications des possibilités nouvelles que sut exploiter au mieux la marine allemande, sans que le succès total soit au rendez-vous.

7.3 La liaison avec les forces organisées

A plusieurs reprises, la guérilla a permis à ses combattants, sans l'appui de forces régulières, de parvenir à leurs fins. Ce n'est pas le cas de la guerre de course. Analysant la guerre sous-marine de la première guerre mondiale, pendant laquelle le concept de "Fleet in being" s'était révélé nuisible, Castex écrit : " Finalement, le résultat a été que le sous-marin agissant seul, sans le soutien des forces de surface, mais par ailleurs dans des conditions personnelles d'emploi si favorables qu'il n'en retrouvera jamais de semblables, s'est montré impuissant à obtenir la maîtrise de la mer, dans le sens que nous donnons à cette expression. Il a été incapable d'assurer à son parti le contrôle des communications essentielles de surface. Il n'a pu non plus arracher ce contrôle à l'ennemi, et celui-ci a continué à en jouir jusqu'à la fin de la guerre ". Cette déficience de la vision stratégique sur mer eut les mêmes conséquences au cours du second conflit mondial : l'absence de lien tactique, voire de complémentarité stratégique des forces de surface, des forces aériennes (reconnaissance) et des sous-marins allemands est probablement un des facteurs ayant empêché la guerre sous-marine d'emporter la décision. Sur mer, il s'agit donc bien de mettre en œuvre une stratégie globale, prenant en compte l'ensemble des moyens disponibles. La force organisée (escadres), par une attitude offensive, fixe l'ennemi qui ne peut plus alors consacrer autant de moyens à la protection de ses approvisionnements, ce qui facilite les opérations des sous-marins. Dans le même temps, ces derniers agissent en quelque sorte par diversion, incitant l'ennemi à se disperser et favorisant ainsi l'action des escadres amies (supériorité locale). Ces principes avaient été bien compris par les Soviétiques qui les auraient mis en application s'il y avait eu une confrontation générale avec les forces de l'OTAN. Pour l'amiral Gorchtkov, qui avait su construire un formidable outil de combat, la maîtrise de la mer n'avait pas d'intérêt en soi. L'accent devait davantage être placé sur la contribution des forces navales contre la terre, en particulier en ruinant ce que le chef de la marine soviétique appelait le " potentiel militaro-économique " de l'adversaire. Des attaques devaient donc être lancées contre les communications maritimes de l'adversaire par des avions et surtout des sous-marins. En préalable, il était prévu de mener une " bataille de la première salve ", violente et inopinée, à l'aide de la flotte de surface, afin de détruire l'essentiel de la flotte américaine, ou tout au moins de lui faire perdre une supériorité reconnue : " Il faut donc, si l'on veut obtenir avec le sous-marin des effets décisifs contre les communications, pouvoir tout au moins disputer à l'ennemi la maîtrise de la surface " disait Castex. Nul doute que les cent vingt-cinq sous-marins nucléaires d'attaque soviétiques auraient alors considérablement limité le renforcement et le flux logistique américains vers l'Europe, ce qui aurait pu conduire à la victoire de l'Armée Rouge.

8. Convergence contemporaine

Ainsi, dans le cadre d'une stratégie d'ensemble, cohérente tant dans les fins que dans l'emploi des moyens, et qui prend en compte la vulnérabilité liée au caractère désormais indispensable des échanges commerciaux, la guerre de course, ou plus exactement son héritière moderne, peut désormais contribuer à la victoire. De plus, le sous-marin moderne est enfin capable d'agir directement sur la terre (missiles balistiques ou de croisière). Tout comme les guerres révolutionnaires, la guerre sous-marine, dans le cadre de la confrontation Est-Ouest, aurait été par ailleurs fortement teinté d'idéologie, par la lutte de deux systèmes politiques.

Tout au long de l'histoire, la guerre de course et la guérilla se sont développées en parallèle. En cette fin de siècle, grâce au sous-marin et à la guerre révolutionnaire, ces deux stratégies convergent toutes deux vers la réussite : la possible victoire du faible contre le fort.

Bibliographie

-

Ouvrages généraux :

Encyclopaedia Universalis.

Cours de stratégie du CID. COUTAU-BEGARIE.

Anthologie mondiale de la stratégie. CHALIAND. Bouquins / Robert Laffont.

Stratégique n°48 et 49. FEDN.

Bulletin officiel Marine n°102-3. Droit maritime. Instructions sur l'application du droit international en temps de guerre.

Stratégie et histoire maritimes :

Théories stratégiques. Amiral CASTEX. Economica.

Stratégie navale. Rapprochement et différences avec les principes et l'application de ces principes à la guerre sur terre. Amiral MAHAN. Fournier.

Principes de stratégie maritime. CORBETT. Economica FEDN.

De la mer et de sa stratégie. MASSON. Approches. Tallandier.

Guérilla sur mer. LE MASSON. France - Empire.

Bulletin d'études de la Marine n°3 (février 1995). CESM.

Stratégie terrestre :

De la guerre. CLAUSEWITZ. Les Editions de Minuit.

Précis de l'art de la guerre. JOMINI. Champ libre.

Stratégies de la guérilla. CHALIAND. Idées / Gallimard.

Forêt et guerre. Groupe d'histoire des forêts françaises. L'Harmattan.

Guérilla dans le désert. LAWRENCE. Mille et une nuits.